

POÈMENVRAC (III)

Frédéric Jésu

UN VENT DE RIEN DU TOUT

Vent, tu n'as l'air de rien,
et ne rimant à rien, tu rimes avec tout.
Vent, tu n'es rien, rien du tout,
tu es tout le rien de ce rien du tout.

Rien à faire, on ne t'enferme pas.
Vu que rien ne t'empêche de jouer au passe-partout,
vu qu'après tout tu ne tiens à rien d'autre,
on dira, pour tout dire, que tu restes invisible.

Vent, c'est comme si de rien n'était,
et d'où tu viens, ça, nul ne le sait.
Vent, tu n'es rien, rien du tout,
tu es tout le rien de ce rien du tout.

Moteur d'avant les moteurs, dresseur de drapeaux,
ventriloque, expert des tempêtes,
mais sans pitié pour les voiles immobiles,
tu essores le linge, pour finir, entre les nuages et le fil.

Vent, je ne peux, bon à rien, te saisir.
Mine de rien, tu pourrais m'estourbir.
Vent, tu n'es rien, rien du tout,
tu es tout le rien de ce rien du tout.

Gens de rien et tout venant
attendent sous le moulin
que tu écrases leurs grains,
avant d'attiser le feu sous leurs pains.

Vent, tu tiens pour moins que rien
tous ceux qui, en vain, pistent l'éolien.
Vent, tu n'es rien, rien du tout,
tu es tout le rien de ce rien du tout.

Faible face aux rocs, sans pitié pour les brindilles,
tu te déchaines ou tu t'éclipses,
orgueilleux, soudain modeste :
sais-tu que rien ne se crée si rien ne se perd ?

Vent, tu n'es qu'un propre à rien
qui prétends tout nettoyer.
Vent, tu n'es rien, rien du tout,
tu es tout le rien de ce rien du tout.

PS : Tout appartient au Prince, hors le vent.

D'EMMANUEL A JOSEPH

La planète se réchauffe...
... et le froid me gagne.
Si « *l'espoir est un devoir moral* »*
le désespoir est un droit vital.

Comme l'oiseau après les bombes,
il ne me reste qu'à espérer
pouvoir encore chanter
ce qu'il me reste à écouter.

« *Il me faut vivre jusqu'à ma mort* »**,
mais j'ai déjà tout remis,
tout transmis ; les mains vides,
je m'avance et cherche la porte.

Couché tôt, levé tôt :
le jour se veut mon ami.
Mais je suis cette étoile éteinte
qui se fond dans la nuit.

* *Emmanuel Kant*

* *Joseph Conrad*

ADMINISTRATION DU FEU

Ce que l'homme abandonne,
qui s'endort sous ses yeux,
c'est ce que la terre lui donne
en attendant le feu.

*

L'incendie a rugi,
la tempête a détruit,
et l'homme a reconstruit,
planté et replanté.

(« *A l'identique !* »,
exige l'Administration.)

*

Ce que l'homme abandonne,
qui s'endort sous ses yeux,
c'est ce que la terre lui donne
en attendant le feu.

*

Le reflet de l'ombre
allume la cigarette
de l'ombre du reflet.
Puis le miroir s'enflamme.

(« *Je ne veux voir qu'une tête !* »,
exige l'Administration.)

LES DIRES DU GUIDE

« Le vent frotte la montagne,
et c'est pourquoi rouge est le sable
qui nous frotte le dos. »

« C'est là où les deux montagnes s'embrassent
que nous allons bivouaquer.
Et, pour commencer, ensemble boire le thé. »

*Homme libre,
te voici face au désert.
Sauras-tu jamais
si tu mérites
son immense hospitalité ?*

EFFACEMENT DE LA GOMME

Ici règne la gomme.
Rendue à son apogée,
c'est la gomme qui s'efface.
Ce à quoi elle s'applique
se donne encore à voir,
pour un instant
(un instant seulement).
Présence d'une absence annoncée,
un dernier mot reste tracé :
les mots font de leur mieux.
Ou pire.

*

Tout s'effrite sous nos pas.
La chute enfin nous alerte.
Défense passive,
offense massive :
tranquillement l'humanité se suicide
avant de s'effacer.

*

Les amours clignotent, tragiques et indicibles,
Hier (à peu près) impossibles,
aujourd'hui (soudain) inaccessibles.
La flèche est interdite de cible.
Seule la gomme reste visible.

LE SECRET DES ECARTS

Je suis le roi des déchets.
De tes richesses,
de tes goûts,
de tes dégouts,
de leurs déchets,
j'ai le secret.

Oui, je sais presque tout
des écarts qui séparent
ce que tu désires,
ce que tu consommes
et ce que tu jettes.

MANIF

De l'air dans les poumons.
Du pain sur la planche.
De l'eau dans le gaz.
Du feu dans les poubelles.
Et juste assez de souffle
pour ranimer les braises.
« On ne lâche rien ! », dit-on.
Mais nos mains sont déjà vides.

Le pire est toujours accessible,
le mieux à hauteur d'yeux,
le quotidien : nuage dans les cieux,
pierre de lune quand vient la nuit.

RECAPITULATION

L'écriture est un désert.
Rien ne s'y voit d'autre
et rien n'y pousse
que des lettres.
Ou bien si peu,
formant un tout,
le peu d'un tout,
comme autour d'un puit
ou du fond d'un miroir.

Tout peut surgir
mais rien qui ne soit
venu d'un autre que soi.
Hypothèque du chemin,
filigrane du regain,
palimpseste du destin,
détour du détour.
Rien ne vient de rien.

L'écriture est un désert
(pas même une récapitulation).
Elle n'est que soif
d'une eau saumâtre
– mais nécessaire –
qui se fait flaque,
gorgée pour un gosier ardent,
abreuvant le tissu de l'être,
avivant l'oubli de l'avoir.

LES ÂGES DE LA VIE

Le matin, je glisse.
Le soir, je m'efface.
Et, le lendemain,
il faut tout recommencer.
Exigence d'exister
(Couvre-feu du midi)

Génération doigt/bouton.
Un enfant hurle,
le doigt collé sur une touche,
happé peut-être.
Nul ne se soucie de sa captation
par les étincelles du spectacle
et moins encore du drame qu'il vit,
peut-être.

Un vieil homme
se noie sous mes yeux.
Il glisse et s'efface dans les flots
tout en m'implorant
d'un geste de la tête
de ne point le secourir.
Retour, enfin, aux origines.

BILAN DES SOLITUDES

Les maisons se vident une à une.
 Flottant sur un tapis de solitude,
 pétrifié sous l'arbre des connexions,
 j'hésite à relancer la toupie.
 La danse des assiettes me laisse atone.
 Nul à qui dire qu'il n'y a rien à dire.
 Pas l'ombre d'une gomme à effacer.

La route est déserte, hors cailloux et pissenlits.
 Elle ramène sans cesse au point exact du départ.
 Passe un cycliste, lettre d'amour en poche
 qu'il va remettre dans son habit de sueur
 à la belle guichetière de la poste abandonnée,
 de la poste sacrifiée, lapidée de cailloux.
 Les pissenlits n'en finissent pas de rire jaune.

Tournoyant en vain
 sur les parois nacrées
 d'un entonnoir de solitude ;
 cerné par les chants d'espoir ou d'alerte
 des oiseaux invisibles ;
 oubliant au fil des jours
 ce que société veut dire ;
 oublié d'entre les pierres :
 nul ne m'appelle,
 à personne je ne réponds.

Poussant des mots chétifs
 au bord du belvédère ;
 acceptant d'entendre un écho furtif
 me narrer en retour la seule histoire
 que je n'aie pas conçue :
 c'est ainsi que je survis
 tout au bout du chemin,
 n'imaginant pas de suite,
 un début encore moins.

Se tenir droit sur la scène,
fanfreluches au bout des bras,
et déclamer tout haut/bien fort
la promesse d'une empathie universelle ?
Quel est le crédit d'un discours
que tout contredit,
devant, derrière, dessus, dessous, autour
de mon piétinement impuissant,
de ma lassitude impatiente,
de mon énergie ruisselante,
de mes espoirs lancinants ?

SAVOIR S'ABSENTER

Savoir s'absenter.
Faire de son absence
un non-événement,
un élément du décor,
par considération d'autrui.

Figurer comme non-lieu,
cause et conséquence de rien,
traversée fugace,
trou de mémoire.

Savoir s'absenter,
passer par un trou de mémoire
pour rejoindre un non-lieu,
un espace-temps où le ruisseau
n'a besoin de personne
pour suivre son cours.

HIVER # 23

L'hiver s'est enfui
par un trou de souris.

L'incendie de la nuit
n'éclaire nul ennemi.

Le songe se prolonge,
la suie s'enflamme et ronge
l'espoir qui plonge
dans le brasier des mensonges.

L'hiver s'est enfui.
C'est l'été qui l'éponge.

ŒUF MOLLET

Nuit / jour / nuit / jour.
Rêve et mort des libellules.
Chant rauque de l'horloge.
Bourdonnement du téléphone
qui veut forcer mon attention :
or je m'en fiche.

Baratineurs, baladins, historiens,
machines à transpercer le temps,
vous pouvez jucher vos illusions,
amender tous vos sarcasmes,
reprofiler le nez des argonautes :
je n'y suis pour rien ni pour personne.

Je m'évade en écriture automatique
pendant que le coq, désynchronisé,
s'époumone sous le noisetier,
ne cessant de déchirer le fier silence
de son appel imbécile et triomphal.

Nuit / jour / nuit / jour.
Dure voyelle et œuf mollet.
Pour de vrai ?

ENTRE LA GRANGE ET LE GANGE

« La Belle et la Bête »
dans la grange du « Doudou ».
Mille neuf cent quarante-sept :
je caresse mon caillou.
Mon caillou de Rishikesh,
gueule de loup, face d'ange.
L'espace-temps fait la brèche
entre la grange et le Gange.

Je ne suis pas plus au centre de moi-même
qu'à la périphérie de quiconque.
Je disparaîtrai un beau jour
par distraction, par émiettement,
par sépulture, par crémation.
Quelqu'un se retournera
et il n'y aura plus personne
entre la grange et le Gange.

Immobilité placide et de surface,
mais visible de tous :
posture du nénuphar.
Agitation fiévreuse et de surface,
infime exploration :
posture de l'araignée d'eau.
Ce qui stagne est ce qui plonge,
sous la peau de l'eau,
sous la surface.
Dilemme de la pique,
promesse de la cendre,
quand la bête se fait la belle
entre la grange et le Gange.

MESSAGES DES EPICEAS

Les épicéas agitent leurs longues branches
comme des algues fatiguées dans le bleu du ciel.
Le vent les laisse en paix pendant quelques secondes
et puis la danse les reprend,
calme, massive, bruissante, inquiétante.
En phase avec mon inquiétude.

On dirait que les épicéas me font signe,
qu'ils me disent : « Au revoir ».
Ou bien : « Reste ».
Ou encore « Adieu ».
Ils entendent et voient les bucherons qui s'approchent.

NOUVELLES POUSSIÈRES DE CARNETS ...

Carnet dérobé, détrempe.
Carnet fréquenté, désincarné.
Mais pourquoi dirécrire, et pour qui ?
Fi des damnations, fi des rédemptions :
je marche masqué, loin des mosquées,
loin des autels, des missels et du ciel.
La planète est trouée, elle nage sans bouée.
Et le dernier carnet fait suite au premier.

*

La pluie tombait, horizontale,
sur mon blues vertical.
Tout le monde se mit alors à pleuvoir,
si bien que plus personne ne pleurait.

*

« Il faut cesser de cesser de tomber »,
implore-t-il la neige
en un milliard de prières
à un milliard de flocons
magiques, magnifiques.

*

Douleur de l'absence,
absence de douleur :
le chemin de ton cœur
est un labyrinthe
(dit-il encore à Babette,
la marchande de primeurs).

*

Il a connu des matins
comme des éphémérides,
chaque jour arraché à sa vie
et jeté à la falaise
sous un ciel indifférent
aux couleurs de l'après.

*

L'accent circonflexe
de la flèche
perce les rondeurs
de la pomme.

*

Je suis fidèle :
quelle hypothèse ?
Je rajeunis
de bouche à oreille.

*

Glissements de terrain
et guerres de religions :
on s'amuse d'un rien.
Mais excusez du peu :
du pion, de son absurde diagonale,
du mourant sans uniforme
et de l'histoire sans mémoire !

*

Le langage ment
si l'engagement
n'engage pas le « je »
dans le long passage
où se dépose en gage
le mensonge du jeu.

*

Prouesse technologique :
sur mon site internet,
je diffuse désormais,
un choix de parfums en ligne.
Cliquez ici pour le jasmin,
et pour le santal cliquez là.
Le patchouli fuit dans les *spams*
et le muguet dans le *cloud*.

*

Ah, le retour du silence,
saupoudré des pépiements
des passereaux furtifs !
Ah, le retour du silence !

Mais voici que, bel et fier,
s'avance le coq.
Son jabot écarlate
flotte sous un bec
que je rêve de ligaturer.

Quel beau coq qu'un coq muet !
Oui, quel beau coq qu'un coq muet !

*

Ennui – Casquette et fines moustaches, accoudé au bar, un type s'ennuie à ce point qu'il s'arrête à ma blague idiote. La pièce de monnaie qu'il vient de faire tomber et que j'ai ramassée est mienne, lui dis-je. Je la reconnais fort bien : le chiffre et les mots « 1 euro » y sont gravés. Après quoi il passe un long moment à vérifier l'une après l'autre, sur le comptoir, les pièces qu'il extirpe des poches de son pantalon en velours côtelé.

*

Un jazz anémique
souffle
sur les espaces publics.
Pas le moindre solo.
Le swing s'écoule
dans les caniveaux.

*

L'amour est une incertitude,
une délicieuse inquiétude,
un point d'interrogation
posé comme un papillon
sur le balcon du lendemain.

L'amour est un destin.

* * *

TRACES DE CHANSONS ...

J'irai boire l'eau du brouillard
assis dans mon corbillard.
Et que hurlent les braillards,
ces assoiffés, ces huit milliards,
leurs gourdes aux mains des pillards :
fin de la partie de billard !

*

Si la nature reprend ses droits,
quel tribunal, quels avocats ?
Les lapins baisent à tour de bras,
oreilles tombantes, manteau poil ras.
Si la nature reprend ses droits,
quel tribunal, quels avocats ?

*

Je me glisse entre les murailles.
Que finissent les représailles !
La police en télétravail !

*

Métro, boulot, tombeau (caveau).
RER, salaire, désert (misère).
Bagnole, gas-oil, symbole (ras-le-bol).

Oh toi, la voix de Cassandre
que je ne veux plus entendre,
vas-tu enfin te taire,
madone du RER ?

*

Le bilan carbone
d'Al Capone.
Le bilan Dylan
de Bob Dylan

*

Trop de bien peut faire mal.
 Trop de liens, c'est fatal.
 Trop de riens, c'est normal.
 Chat et chien, c'est égal :
 qui rend le bien banal ?

*

Kiséka
 mon manuel de grammaire ?
 Kansékon
 va lire de beaux poèmes ?
 Kesketa
 cru cacher dans tes rimes ?
 Oucekta
 vu qu'on s'aimait encore ?

*

(Couplet)

J'admets l'éventualité
 d'un temps sans hostilité
 où la tartine beurrée
 vient tomber du bon côté.

(Refrain)

Il n'est pas si facile
 de jouer l'imbécile,
 de se montrer docile,
 de tourner face en pile.

*

*Well, I'm stuck in the mud
 and I've lost all my blood.
 I can't get out the swamp.
 I'm so far from my camp.*

*I'm still searching for my rose bud
 and I'm just looking like a tramp.*

FRÉDÉRIC JÉSU

POÈMES

POÈMENVRAC (III)

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.
Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas
autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout
autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2021-2025

Paris, 2025

ISBN 979-10-394-0686-4